

Morilles

Autor(en): **X.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 19

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199357>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger 1^{re}, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

Suisse : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le brigand du Gurnigel.

Le Grand-Hôtel du Gurnigel a été détruit par un incendie il y a huit jours. Nombreux sont les Vaudois et sans doute les lecteurs du *Conteur* qui y ont passé une saison. Ils se souviennent assurément de l'ancien propriétaire et directeur de cette station balnéaire, M. Jacques Hauser. C'est à lui que M. L. Tournier, de Genève, dédia le spirituel poème, dont nous reproduisons ce qui suit :

Le brigand dont je viens vous parler à cette heure (Jacques était son nom) avait pour sa demeure Pris un lieu vraiment fait exprès.
C'était le Gurnigel, tout près
De Berne, mont fameux par ses eaux admirables
Et ses admirables forêts.
C'est de là, faisant sentinelle,
Guettant sa proie, à gauche à droite, nuit et jour,
Que soudain il fondait sur elle
Et l'emportait comme un vautour.
Pourtant, n'allez pas en conclure
Que ce fût un de ces brigands
A farouche regard, à sinistre figure,
Barbe noire, moustache en crocs, yeux flamboyants,
Un chapeau tromblon pour coiffure,
Des pistolets à la ceinture
Et l'escopette dans les mains,
Tels qu'on en voit fort souvent en peinture,
Et quelquefois, dit-on, dans les Elats romains...
Bien loin de là. Le nôtre était tout le contraire.
Au lieu d'un chapeau sale, il portait d'ordinaire
Un simple et coquet bonnet noir
Qui, penché sur l'oreille, était charmant à voir.
Avec cela, figure ouverte, heureux visage,
Aimable accueil du geste et de la voix;
En un seul mot, un bon, brave et loyal Bernois,
Tel était notre personnage.
— Eh ! mais, pour un brigand, me direz-vous, je
Ce portait n'est point trop à son désavantage. [gage,
— Ne vous y fiez pas ! Tous ces airs engageants,
Je vous le dis en bon langage,
Ce n'était que pour mieux apigeonner les gens
Et les mettre ensuite dedans.

Tel homme, tel réduit. — Les brigands, d'ordinaire,
Par dessus tout soigneux de se cacher,
Se creusent quelque trou dans le fond d'un rocher...
Mais lui, c'était encor tout le contraire.
Il s'était fait bâtir, aux flancs du Gurnigel,
Au milieu d'un parc de verdure,
Un superbe palais, un magnifique hôtel
D'une élégante architecture.
Les sapins l'entouraient de leur noire ceinture
Qu'entrecoupait par place un frais et vert gazon,
Et devant s'étendait une vaste terrasse
D'où les yeux, embrassant un immense rayon,
Pouvaient voir au loin, dans l'espace,
La ligne du Jura bleuir à l'horizon.
C'était beau, tout cela. Mais quoi ! vous le dirai-je ?
Tout cela, ce n'était encor qu'un affreux piège
Pour amorcer les pauvres voyageurs.
Car, dans ces sombres profondeurs,
Cet hôtel, ce palais, d'attrayante apparence,
Renfermait — mes cheveux se dressent quand j'y
[pense —
Plus de deux cents cachots étroits et ténébreux
Où l'on jetait ces malheureux.
Et pour en faire quoi ? Nous verrons tout à l'heure.
Revenons au brigand. Bien que cette demeure
Fût à souhait, assurément,
Il s'y fût ennuyé tout seul, probablement ;

Et d'ailleurs, dans ses embuscades,
Dâns les bois, sur le grand chemin,
Il lui fallait des camarades
Pour lui donner un coup de main.
Il avait donc pris un compère.
Non, je me trompe, il en avait pris deux,
Et des compères si fameux
Que l'on pouvait bien dire d'eux
Qu'ils faisaient ensemble la paire.
L'un lui servait de secrétaire :
Alerte comme une fourmi
Il allait, il venait, toujours à son affaire,
Trouvant le secret de tout faire
Et de ne rien faire à demi.
Du brigand, en un mot, c'était le grand ministre,
Et c'était lui, d'un air sinistre,
Qui, notant sur un noir registre,
Désignait le cachot réservé pour chacun.
Quel compère ! Mais l'autre était encore pire !
Celui-là, c'était un docteur,
Et je n'en voudrais pas médire,
Car de médire d'un docteur,
Cela porte, dit-on, malheur.
Tout ce que je puis vous en dire,
C'est que c'était un fin matois,
Quoiqu'étant, ou plutôt parce qu'étant Bernois,
Car, quand les Bernois sont matois,
Ils le sont doublement, je crois.

S'entendaient, vous pouvez le croire,
Ainsi que des larrons en foire,
(C'est le cas de le dire ou jamais) tous les trois
Chaque jour s'embusquaient derrière
Leur donjon entouré de bois,
Guettant à gauche, à droite, en avant, en arrière,
Et dès qu'au détour d'un chemin
Apparaissait à pied, à cheval, en voiture,
Quelque amateur de la belle nature,
Tous trois lui courant sus, soudain,
L'enlevaient en un tour de main,
Et tout pour eux était de bonne prise ;
Point de grâce, point de remise,
Tous y passaient : les paisibles Vaudois,
Les sérieux Neuchâtelois,
Les agréables Zurichois,
Les bons, les solides Bernois,
Même les maigres Genevois.
Cependant, leurs morceaux de choix,
C'étaient, dit-on, et je le crois,
C'étaient les excellents Bâlois.

L'auteur décrit ensuite les tourments des voyageurs capturés par les brigands du Gurnigel : le lever à l'aube, la promenade à la source par le vent ou la pluie, l'eau nauséabonde qu'on s'administre dans un grand verre ad hoc :

On le comprend, cet affreux bock
Vous soulevait le cœur, on faisait la grimace ;
Au docteur on demandait grâce.
Mais l'impitoyable docteur,
Prenant ses airs les plus sévères :
« Si vous avez bien mal au cœur,
C'est très bon signe ! allons, encore deux ou trois
[verres,
Rien n'est meilleur pour l'estomac ! »
Il fallait obéir, et crac !
On s'en mettait encore deux ou trois dans le sac !
Après, c'était une autre histoire.
On vous menait dans une chambre noire
Où se trouvait une baignoire,
Et l'on vous échaudait de la belle façon.
Puis, quand on vous avait fait cuire,
Bien à point, comme un saucisson,

Soudain, un autre cabanon
S'ouvrait et c'était encore pire,
Car, cette fois, c'était, supplice affreux !
D'en haut, d'en bas, par devant, par derrière,
La douche froide et meurtrière
Qui fondait sur le malheureux !
Il avait beau, comme une anguille,
Se retourner ; en lame, en lance, en arrosoir
Elle ne cessait de pleuvoir,
Tantôt piquant comme une aiguille,
Tantôt coupant comme un rasoir,
Tantôt frappant comme une trique ;
Et le pauvre homme, tout tremblant,
Après avoir été rôti comme en Afrique,
Était gelé comme au Grinland !...
Et ce n'était pas tout, car, après ces supplices,
Devinez avec quoi le traître et ses complices
Restauraient ces infortunés
Et leurs estomacs ruinés ?
Pour tout potage, hélas ! jours et dimanches,
Renouvelant le brouet grec,
Ils avaient... une soupe blanche,
Avec un morceau de pain sec.
Oui, c'était là leur ordinaire ;
Le matin, soupe au riz, et le soir soupe aux grus !
Quelquefois, seulement, variant les menus,
On changeait, sens devant derrière,
Le matin, soupe aux grus, et le soir soupe au riz !

Cependant, les reclus du Gurnigel se faisaient à ce régime, si bien qu'au moment de la délivrance, ils se prenaient à regretter la douche et la soupe au riz. Mais le brigand, surtout, s'était fait chérir d'eux :

Pourquoi l'on aimait tant cet homme,
Et les deux autres avec lui,
Ce trio de larrons, Hauser, Verdat, Tschumy*,
(Allons, voilà que je les nomme !...)
La raison en est assez claire :
C'étaient... c'étaient de bons brigands !
Allons plus loin, vérité toute entière :
C'étaient des brigands excellents !

L. TOURNIER.

Morilles.

Il y en a, cette année, comme quand on dit qu'il y a des pommes. Et les amis de ce singulier champignon peuvent s'en donner à cœur joie, le gourmet de le manger, et le morilleur de le cueillir. On ne sait pas encore qui des deux a le plus de plaisir.

Tout le monde peut trouver des morilles. Mais pour être un bon morilleur il faut remplir quelques conditions élémentaires, dont la plus indispensable est d'habiter un pays à morilles. Au surplus, il importe de connaître les coins, de se lever de bonne heure et de voir clair ! Pour qui n'est pas morilleur de race, la première partie de morilles est toujours une déception. Un tiers vous a introduit auprès du maître. On part de grand matin. La troupe est petite : le maître, son fils Jules, le tiens et vous. Après deux heures de marche, la chasse commence, peu fructueuse. De temps en temps la voix du maître s'élève : « Jules, cours vite voir sous cette five (sapin) si des fois il y a quelque chose. » Et Jules de courir et de rapporter

* Le docteur Verdat, ancien médecin de Gurnigel

** M. Tschumy, actuellement gérant de l'Hôtel Beau-Rivage, à Ouchy.

une douzaine de morilles. Quand ce petit manège s'est répété quelques fois, vous commencez à concevoir qu'il existe un rapport entre la fève et la morille, et, dans le secret de votre esprit, vous bâtissez votre petit château en Espagne. A la première fève en vue, vous prenez les devants et... revenez bredouille ! D'ailleurs le maître, son truc éventé, change de tactique : on passe en famille sous les fèves.

« En voilà une ! » dit Jules.

Agité comme une mouche prise sous une cloche, vous tournez éperdument sur vous-même, sans rien voir.

— Où donc ?

— Là, entre vos pieds ; ne bougez pas, vous allez l'écraser.

Enfin, vous comprenez que le calme vous manque et que le calme est la condition *sine qua non* pour découvrir la morille. Aussi, la journée finie, vous aurez quand même dans le fond de votre mouchoir une demi-douzaine de morilles parfumées et plutôt grosses, car vous n'aurez su voir que celles qui le sont !

Pour qui tient à la réputation de bon morilleur, il est aisé de s'en donner l'apparence. Voici la recette ; surtout, donner chaud !

Vous remplissez votre mouchoir de petites pives et de mousse ; par dessus vous arrangez les quelques morilles trouvées, de façon qu'elles se laissent entrevoir discrètement.

— Tout ça de morilles ! dit un passant.

— Et puis qu'on n'en a pas encore assez.

— Eh bien, vous êtes des fins !

Et pendant qu'un sourire de triomphe et de condescendance s'esquisse sur vos lèvres, vous passez lestement et pour cause.

Les morilleurs sont volontiers un peu blagueurs. Quand ils comptent leurs prouesses, ils rendraient des points à ceux de Marseille ou de Tarascon.

— Te souviens-tu de la morille à Gérard, celle qu'il avait trouvée dans le trou d'une pierre, au fond de son jardin ? On pouvait bien la voir, mais pas la toucher.

— Et la mienne, celle qui avait poussé sur le bord de mon képi, où je mets mes morilles sèches ? Je l'avais laissée pour l'inspection et le major m'a fiché six heures de clou : il a cru que j'avais mis deux ponpons à ma seille à chouchoute.

— Moi, j'ai vu mieux que ça, dit le maître. Il y a deux ans, j'avais ramené un gros mouchoir de morilles depuis la Begasse et, nature, comme le mouchoir était propre, je m'en suis servi plus tard. Voilà-t-il pas que le printemps suivant, je me sentis pris par le nez ; plus moyen de souffler ! Je consulte le docteur, celui du Château, et qu'est-ce qu'il découvre ? Une grosse morille qui m'avait germé dans la trompe à moustache !

— La trompe d'Eustache, je suppose.

— Fais pas le malin ; de moustache, quand je te dis ! Et qu'elle forçait vingt-trois centimètres...

— Et qu'en as-tu fait ?

— Pardi, je l'ai envoyée à ceux de B., pour en semer la graine aux Naz ! X.

Une séance chez le dentiste.

Elle me faisait très mal et lui m'attendait. Je vais jusqu'à la porte, puis, au moment de presser le bouton de la sonnette, je m'aperçois que je n'ai plus mal du tout. Alors, me souvenant d'avoir encore plusieurs courses à faire en ville, je m'en vais. Mais à mesure que je m'éloigne de la maison du dentiste, la douleur augmente et, bon gré, mal gré, il faut y revenir. Cette fois, inutile de sonner ; la porte s'ouvre comme par enchantement : « Si madame veut attendre ici, monsieur sera libre dans cinq minutes. » Oui, cinq minutes de dentiste ; cinq quarts d'heure pendant les-

quels on est partagé entre la souffrance et l'appréhension de voir arriver le guérisseur.

« Monsieur, elle me fait horriblement souffrir. Ce doit être celle-ci, en haut à gauche, à moins que ce ne soit celle-là, en bas, un peu plus à droite. » — « Hm, hm, montrez-moi ça. » Et scindant son discours de petits coups, qui vous vont jusqu'aux molles, de son instrument d'acier sur mes dents : « Celle-ci (un coup) aurait besoin d'être aurifiée ; celle-là (un coup) n'en vaut plus la peine : nous allons l'extraire tout à l'heure. Ces deux-là, au coin (deux coups) ne vont pas tarder à se carier. Si nous les arrachions toutes, qu'en dites-vous ? Avec un médecin et du chloroforme cela ira tout seul. Les premiers jours vous souffrirez bien un peu ; du reste, ce n'est pas mon affaire. Mais après, oh après, nous vous mettrons un beau ratelier complet, conditionné d'après les plus récents progrès de l'art et vous serez débarrassée de moi et de mes confrères à tout jamais. » — « Ma dentition est donc en bien mauvais état ? » — « Non, non, trois ou quatre qui ne vont pas, les autres sont saines. Seulement comme on ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve, mieux vaut prendre ses précautions » Eh bien, merci ; vous êtes gentil, vous, avec vos précautions. Ne pourrait-on pas aussi, toujours par précaution, vous couper un bras, de peur que la gangrène ne s'y mette plus tard ? » — « Alors, allons au plus pressé. » Et la pince d'acier se ferme sur ma dent. — « Aïe, aïe, mais arrêtez, arrêtez donc ! je ne veux pas qu'on me fasse mal. Reculez-vous. » — « Lâchez-moi, lâchez-moi donc ! Comment voulez-vous que je travaille quand vous me tenez les deux mains ? » — « Alors, vous vous arrêterez quand je crierai ? » — « C'est bon, maintenant j'ai encore six victimes qui attendent. Voulez-vous, oui ou non ? » — « Enfin, puisqu'il le faut. Seulement ne me faites pas mal. Oh, aïe, arrêtez... aïe oh, vous me... ! » — « Han ! tenez, la voilà votre dent, dans cette cuvette. C'était le moment de l'ôter. Quoi ? » — « C'est tout ? » — « Non, maintenant je vais plomber l'autre. » — Et l'homme de l'art relève le marchepied du fauteuil pour que je ne puisse bouger, m'enfonçant un tas de choses en caoutchouc dans la bouche et s'appretant à me bâillonner. Moi, j'arrache tout ! — « Non ! je veux descendre de là. Je ne veux pas me laisser bâillonner, je ne veux pas qu'on m'attache ! Comment voulez-vous que je me défende dans ces conditions ? » — « Mais c'est justement pour que vous ne vous défendiez pas » — « Et moi je veux me défendre, na ! » — « Alors nous ne pouvons pas nous entendre. » — « Mais oui, vous n'avez qu'à faire comme je vous dis, voilà ! » — « Mais non, c'est vous... »

Pendant, nous avons fini par nous entendre : la dent, objet du litige, a été aurifiée et j'ai gardé les autres.

ÉLÉONORE BICHELER.

Lé coincoirès à Dordon.

Sti an, l'est l'abbahy dai coincoirès, àobin, se vo z'amà mi, l'est l'an io cliào vermenès dè bitès saillont dè terra po prevolà su lè noyi, lè pérai, lè pomai, enfin su ti cliào bio z'abro dè noutrès verdzi ; on ein vai pertot, pè lè tsamps, lè prà, lè courtis que devouront et depelhonit tot, asse rai qu'on détireure que tint on pourro diablo pè sè pattès.

S'on poai on iadzo arrevà à esterminà totès cliào vaunèzès dè bitès, du la primera tant-qu'à la derraira, cein sarai 'na ruda boun'afère, mà, n'ia pas méche ! Kà l'est tot coumeint lè motsès et lè tavans, cein grànt tant qu'on derai que ti lè z'ans y'ein a mè et jamé dè la via on ne vao poai ein fère façon, à mein que lo bon Dieu ne no baillai on coup dè man, on dzo que sarà dè bouna et que l'einvoyai con-

tre cliào bourtià dè bitès, onna peste, on dè-ludzo, lo choléra mortibusse que dourai on part dè senanès et que lè fassè crèvà à tsavon et lè voires assebin.

Mà, po lo moment, faut se contentà d'ein esterminà no-mimo lo mè qu'on pao et l'est por cein que ti lè z'ans que cliào tsancres dè cancoirès sè mettànt à prevolà, faut allà sa-càorè lè z'abro la né, àobin dè bon matin adon que le sont aliettaies pè dezo lè folhies, ein reimplià dai sa et lè portà dein la tsaudaire dè la coumouna po lè z'escoffiyi.

Et, coumeint vo sèdès, tsacon est d'obedzi d'ein veni portà on tant dè quarteron, suivant dièro l'a dè pousès dè terrain.

Dein 'na coumouna proutso dè Montbliesson, l'aviont decidà, po cliào cancoirès, dè menà lè tsaudairès ein défrou d'ao veladzo, io on fasai lo fu dein lo teimps quand on batio-ràvès lo tsenèvo, p'ceque y'ein a que desont que cliào couètès dè cancoirès fasiont cheintre mau pè lo veladzo ; l'ont amenà on demimoulo dè sapin po fère couaire l'èdhie et quat'r'à-cinq sa dè tsau po mèclià per dedein, que cein devèssai fère crèvà clià vermena sein trève ni rémission. Et coumeint failai bin dou gaillà po fère tot cé commerço l'ont nonmà lo sergent et lo taupi « préposès ài coincoirès » à trai francs per dzo.

Po que cliào bitès, on iadzo crèvàies, n'eimpouèzèni pas et que séyant reduitès bin adrai, l'aviont fé, decoutè lè tsaudaires on pecheint crào et à mésoura que l'eint aviont fé 'na couèta, lè poaisant avoué on goumo et lè tsampàvant dein la crào, pu l'ai fottiont on part dè palà dè tsau pè dessus et vouaique fé, passàvont adon à on autre couèta.

On dzo que lo vòlet à Dordon, arrevà avoué dou sa dè coincoirès su 'na bèrossa, lo sergent et lo taupi étiont via, l'aviont età baire on demi-litre à la pinta, kà paret que cé meti baillè onco prào la sai ; adon noutron vòlet, quand vai que y'avai nion perquie, s'est de : « Ne vu pas dzoure on chàora ice et pis-que sont via, vè fère mè-mimo. »

Ne fà don ni on ni dou, déliettè sè sa et lè voudhiè'na pas dein la tsaudaire, mà dein lo crào et quand l'eut fé, l'eimpougnè 'na pàla qu'étai perquie et se met à comblià lo crào avoué la terra qu'on l'ai avai trè, pu fot lo camp avoué sa bèrossa et sè sa ein sè deseint : « Cliào coo ont onco d'ao bon teimps, sont bin payi et no faut fère lào z'ovradzo ! »

Quand lo taupi et lo sergent sè sont ramenà dè la pinta, l'ont rattisà lo fu qu'allavè sè dé-tieindrè, mà n'ont papi z'u cousin d'avezà lo crào et, coumeint n'aviont perein dè coincoirès à couaire, sè sont chète decoutè lè tsaudaires et sè sont met à tourdzi ein atteindeint que cauqon arrevè avoué d'ao butin.

Mà tandi que tourdzivè, vouaique qu'on out 'na brechon d'ao diablo pè vai lo crào ; on n'ouïssai què bz... bz... bz... bz... qu'on arai djurà que totès lè cancoirès d'ao canton dansivant devèron tant cein fasai dè boucan. Ma fai lài dou gaillà vont vaire et quand vavont totès cliào bitès que ressaillivant dè terra, l'eimpougnont dai chàtons et rão ! rão ! lè z'éterteissant tant que poivant, mà totès lè menutes, l'ein ressaillivant dai z'altro que sè mettiont à prevolà et failai restà quie po lè z'accliopà. L'ein ont zu po 'na bouna vouarba, allà pi !

— Tot parai, desai lo taupi, quand lè z'uront trè totès escoffiyi, faut que cliào bitès séyant durès à crèvà, kà portant l'ont barbottà dou-trai iadzo dein la tsaudaire et te vai, le sont onco ein via !

— Cein m'èbahie assebin, fà adon lo taupi, mà que vao-tou ? l'est petètrè assebin la tsau que n'ein met dedein que ne vaillai rein, ora on fà dè la tant crouia martchandi !... * *